

dans le ténu qui nous tient

André Sarcq

Le pays de Véronique Gentil n'est pas le pays d'une promesse.

Le pays de Véronique Gentil est un territoire défini par sa matérialité.

Il propose une présence construite mais qui se garde de se dresser en constat. Le constat fixe et fige, il épingle le réel à la planche de la subjectivité du moment, dessèche autant qu'il expose.

Le pays de Véronique Gentil est celui d'une vibration organisée à partir du mat et du sourd. Le concret qui s'y élabore n'est pas seulement avare de ses effets : il les combat, il les réprime, les étouffe. De cette rétention qu'elle semble retourner contre elle-même, la matière espère une rupture dans sa fibre ; là où se produit la rupture des mailles sautent, c'est par ces accrocs que filtre le vif qui soustrait l'œuvre au registre des emblèmes.

Le pays de Véronique Gentil connaît une heure unique, celle du gris.

Ce moment de gris au matin qui, a-t-elle écrit, *marque la nature d'une beauté parfaite et transitoire.*

Son pinceau force le sens ouvert par sa plume : une nature parfaite *parce que* transitoire.

Ce transitoire, en soi, n'est gage d'aucune beauté, il n'est que la matrice incertaine qui en conditionne les possibilités d'avènement. Un avènement profane, physique, posé dans son ontologie sans question et sa lueur sans origine. Toute beauté chez Véronique Gentil est mêlée de ce gris tacitement inaugural. Rien qui coquerique, rien qui tonitruie dans ce gris des premières clartés ; juste une proposition objective, comme neutre, des potentialités qu'il recèle. La peintre s'en emparera - ou non. De l'éclat prélevé elle fera peut-être image, peut-être jour simplement renvoyé au jour.

Toute couleur, toute clarté, toute pénombre fondue de gris : le contraire d'une affirmation.

Et le contraire, pareillement, d'une fuite ou d'un effacement. Une proposition est avancée, sans arrogance, sans certitude sur son devenir, tout au pari de s'affirmer présence. Car ce serait commettre un contre-sens que croire Véronique Gentil

engagée dans un travail de résorption du monde : le monde la convoque à le réaliser. Il la somme et ne cesse de la sommer, à voix insistante et basse.

D'où la liberté dont elle fait montre à son endroit. Le ravaudé, l'échancré, la bavure ou le raccommodé qui viennent malmener le cadre sont autant de marques de cet engagement consenti. Les brèches, les lacunes et débordements ne postulent chez elle aucun désir d'évitement ou de déprise. Ils ne sont ni l'excuse ni l'alibi d'une dérobade, d'une incapacité à conclure une représentation du réel. Ils disent l'accueil assumé aux risques du dehors d'une oeuvre ferme dans son assise puisque part de ce dehors même.

A les observer de près, même les grands paysages naturels qui semblent déployés dans l'illimité objectent à l'indéfini : ouvert tous azimuts, un grand pré vert se voit inscrit dans l'espace par la clôture de piquets noirs qui le hachure en son milieu ; un vaste indéterminé laiteux trouve sa suture entre ciel et océan dans l'orientation que lui donnent les proues d'une triade de voiliers blonds ; deux surfaces d'une même couleur de valeurs différentes se localisent par leur jointure, cette ligne d'arbres et d'orée de village qui les coud bord à bord – les surfaces se font alors champs.

C'est par les coutures de cet ordre, parfois si fines qu'imperceptibles au regard trop rapide, que les paysages de Véronique Gentil se situent et s'identifient.

Si le risque existe d'un passage trop rapide de l'œil sur l'œuvre, c'est que dans sa manifestation première le monde de Véronique Gentil semble parfois relever de l'inachevé. Les maisons, les humains, les animaux, les barrières, les haies, les plantes, tournesols, poires, raisins... peuvent ne paraître qu'ébauchés.

Mais l'ébauche n'est pas stable. Elle se creuse, s'approfondit, se *définit*. Un mouvement apparaît, des contours se dessinent, une perspective s'élargit. Un horizon ne boucle plus, il hésite ; hésitant, il *agit*. Un accès neuf au donné s'élabore à travers la peinture. Dégagé de la multiplicité des sujets et des supports, du réel est gagné.

Le regard que l'artiste porte sur le monde ne se réduit pas à en prendre acte en vue de le transposer. Son regard est, à la lettre, *incorporation*. Il vise, par une opération dont la nature s'apparente à celle d'une transe lucide, à passer le réel

au filtre de son *propre* corps. Phénomène au cours duquel Véronique Gentil s'en tient à l'empirisme de la sensation, dans l'expérience immédiate et concrète, à l'écart de la spéculation intellectuelle, métaphysique ou spirituelle.

Car ni l'extase ni la révélation ne sont l'objet de sa quête. Cette grande promeneuse des plateaux de la Haute-Vienne aime à en parcourir les nuits la peau tendue à l'extrême, tous pores grands ouverts. Ces marches la nourrissent, lui font emmagasiner du cru, la chargent de la présence active du monde. Plus tard, selon les règles d'une temporalité psychique impossibles à cerner, l'imprégnation se fera transfert, le tambour peaucier tournera l'acquis vers l'intime, le changera en énergie venue armer la main instinctive en travail vers l'objet.

C'est cette opération qui rend le geste de Véronique Gentil capable de restituer le réel dans une matérialité autre, timide mais déterminée, rugueuse mais réconciliatrice.

Et qui ne biaise pas. Car cette matérialité est frontale. Dans le travail de Véronique Gentil, le sujet, même si boiteux, même si de guingois, se campe résolument central. Du bancal, mais du tenu. Ces parages ne sont pas ceux de la chute. Au contraire, tout est installé, posé – mesure ou poire, épaule ou poterie, grand lacet de rivière hivernale, moulin à café gris-bleu qui nous considère aussi abruptement que le bison à tête noire et corps brun-rose - tout calé dans la matité solide.

Passés au tamis de ses épreuves personnelles, le pays de Véronique Gentil n'est pas sans violence. Il arrive à la peintre de travailler le sombre, le noir. Un trait de goudron appuyé au couteau dit une âpreté, un accès de rage. Des hachures à la pointe sont des hérissements de colère. Un brusque coup d'éponge sèche disperse en crissant l'encre d'une tache exaspérée.

Quand elle ne le rabroue pas armée du noir, au destin contraire l'artiste oppose la raucité de ses rouilles. Tout fait voix dans cette résistance pigmentaire au violent, tragique ou vénial, qui écaille les jours. Tout parle rouille – plateau de chaise et poule, arbre et sanglier, conciliabule sucré de pommes vineuses, chardon de pulvérin mauve, poissons empreints dans une roche millionnaire ... – tout parle cette concrétion *vivante* sous quoi affleure la forge toujours aux aguets des temps vulnérants.

Par la peinture, Véronique Gentil s'emploie à tirer de la plaie la croûte qui la fermera, chantier qu'elle rouvre chaque fois qu'elle passe le seuil de son atelier. Mais cette croûte n'est que faussement inerte, la texture n'en est pas froide : les feux souterrains de la forge l'innervent, l'animent. La douleur se fait chaleur, le caillot se fait couleur, le muselé, signe.

Pourvue de ses détresses comme de ses joies inquiètes, la peintre empoigne le monde au plus serré, au plus brut du concret élémentaire. Elle sait que la rouille est le produit d'une corrosion du fer mis en présence de l'oxygène en milieu humide : l'air et l'eau, les éléments constitutifs de la vie. De ses rouilles peintes, ces éléments ne se retirent jamais. Ils les perturbent, les irriguent, et parfois les adoucissent au point de les porter à la célébration (cette forme de célébration propre à la peintre, silencieuse et bridée) : au plus compact, ces falaises de pierre, de forêts, de maisons, travaillées par une profondeur qui feinte ; au plus lumineux, la dynamique jaune clair des villages bordés de fraîcheur ; au plus sensuel, la consistante liquoreuse, le velours argenté rose pâle d'une poire tranchée par le milieu dans sa longueur.

Au sensuel, aussi, le corps humain qui, bien que rare, n'est pas absent de cette oeuvre. L'homme et la femme sont aimés corps. Ils sont aimés en tant que tels et représentés tels, dans une nudité souvent peu sexuée. Chez Véronique Gentil, le corps peint ou dessiné s'identifie en lisière du genre. Masculin ou féminin, certes, mais la distinction n'est pas l'enjeu. Le corps est nombre et partie, troupe et buste, écartement de cuisses et herse de silhouettes, chignon de craie violette sur une nuque fluide et verge qui tombe épaisse, bras appelant relevé au-dessus d'une tête anonyme qui elle dort - ébauche du désir, et tenue à distance de lui. Le corps est amarre et bouée qui se soustrait. Il interpelle et trouble, interroge comme il accueille. Il est. Là incontournable et pur et précieux et lourd.

L'existant se construit et s'effrite, réversiblement et à l'infini, empêtré dans la succession de ses gloires équivoques. Cette incertitude est notre principe et notre demeure, elle nous fonde autant que nous l'affrontons. L'art face à elle est une ressource pas moins démunie que les autres armes de l'ambigu fait humain. Pas moins (relativement) efficace non plus.

C'est le paradoxe de l'œuvre de Véronique Gentil de se présenter à nous sous les espèces de l'effacement et du froid, pour ensuite nous tirer à l'expérience qu'une ferveur inconfortable l'habite, que s'y élabore une résistance désabusée au délitement, que s'y affirme un perplexe bonheur d'être. Un bonheur d'être malgré, envers et contre, un bonheur sans cause ni raison – peut-être le bonheur premier, ontologique, brutal et beau, du vivant.

Le pays de Véronique Gentil n'est pas le pays d'une promesse.

Fort de ses pesanteurs précaires, il est celui de la quête d'un équilibre sur une crête friable, inlassablement reconstruite par celle qui l'arpente vers une consolation qui se laisse parfois toucher.

Libre à chacun de l'accompagner dans ce voyage balisé de ses oeuvres aux clartés contradictoires.

Ceux qui le feront y gagneront l'accès à une faille dans l'épuisante banalité d'être.

Faille seulement, sans autre destination qu'elle-même.

Mais d'où voir et vivre, dans le ténu qui nous tient.



























































































